

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DEPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

AUX BUREAUX
ABONNEMENTS ET VENTE
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DEPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1 A 3. TROIS POINTES DE DENTELLE NOIRE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.



4. MOITIÉ DE COL.

parties mates sont festonnées. On ajoute au feston du bord extérieur un picot mécanique. Les barrettes à picots reliant les motifs entre eux sont faites sur des fils lancés. Il faudra avoir bien soin de ne pas les couper en enlevant l'étoffe lorsque le col sera terminé.

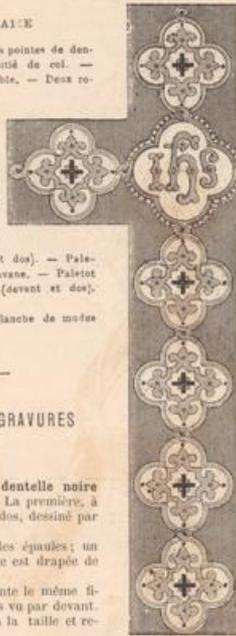
5 à 7. Croix pour chasuble, applications et broderies. — Notre dessin 5 représente l'ensemble de la croix, et nos dessins 6 et 7 les détails en grandeur naturelle. Les rosaces représentées par les dessins 6 et 7 sont en application de drap sur drap, ou de satin sur velours. L'encadrement ainsi que les petits carrés aux quatre angles de la petite croix, formant le milieu de la rosace 6, sont brodés au passé avec de la soie plate ou du bouillon d'or. Avant de commencer la broderie de l'encadrement, il faudra placer toutes les rosaces, afin qu'il n'y ait point d'interruption. Le fond de la croix peut être en satin, velours, moire ou drap d'or, selon la destination de la chasuble.

8. Dentelle lacet. — Modèle de chez M^{me} Lecker, rue de Rohan, 3. — Cette dentelle est très-facile à faire et se fait vite. Il suffit de se procurer du lacet à picots et le coudre sur de la molésine, en suivant les contours de notre dessin. Ensuite on relie le tout par des barrettes confectionnées à picots.

9 et 10. Deux dentelles Renaissance. — Modèles de la maison Lebel-Delalande, Aux Armées, 318, rue Saint-Honoré. — Ces deux dentelles de

SOMMAIRE

GRAVURES : Trois pointes de dentelle. — Moitié de col. — Croix de chasuble. — Deux rosaces pour la chasuble. — Dentelle en lacet. — Deux dentelles Renaissance. — Toilette de campagne. — Mantelet en drap cachemire. — Paletot long (devant et dos). — Paletot en faille havane. — Paletot en drap bleu (devant et dos). — Eblou.
SUPPLÉMENT : Planches de motifs colorées



5. CROIX DE CHASUBLE.

EXPLICATION DES GRAVURES

1 à 3. Trois pointes de dentelle noire drapées de plusieurs façons. La première, à gauche, forme fichu dans le dos, dessiné par deux bandes de velours. Celle du milieu découvre les épaules; un nœud de faille la retient; elle est drapée de côté. La figure de droite représente le même fichu que celle de gauche, mais vu par devant. Les deux bouts sont noués à la taille et retombent négligemment.

4. Moitié de col en broderie Richelieu. — Pour ce travail, il faudra choisir de préférence de la toile Colbert. Les contours des

dessins différents sont d'un même travail; elles conviennent parfaitement pour garniture de robes ou vêtements d'enfants, surtout de velours, soit noir ou de couleur. Donc, chères lectrices, pendant ces longues journées que vous passez à l'ombre de vos pères, vous aurez grandement le temps de préparer une jolie garniture que bébé portera l'hiver prochain.

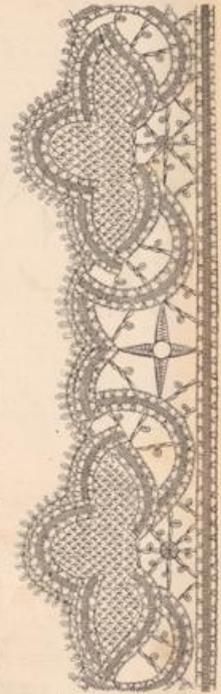
Pour l'explication de la manière de faire les jours, consultez les nos 69, 72, 73 et 76 de la *Revue de la Mode*, parus en 1873.

11. Très-jolie toilette de campagne en lainage fantaisie rayé, garni de lisérés en soie vert foncé; travail en faille paroville; une large bande de soie encadre la robe. Le plissé du bas est moitié en lainage, moitié en faille, de manière à faire éventail de deux couleurs en marchant. Un grand voile de gaze, jeté sur le chapeau, forme écharpe; un bouquet de cerises le fixe à la ceinture. Ce modèle et les suivants viennent de la maison Cavally, boulevard des Capucines, 8.

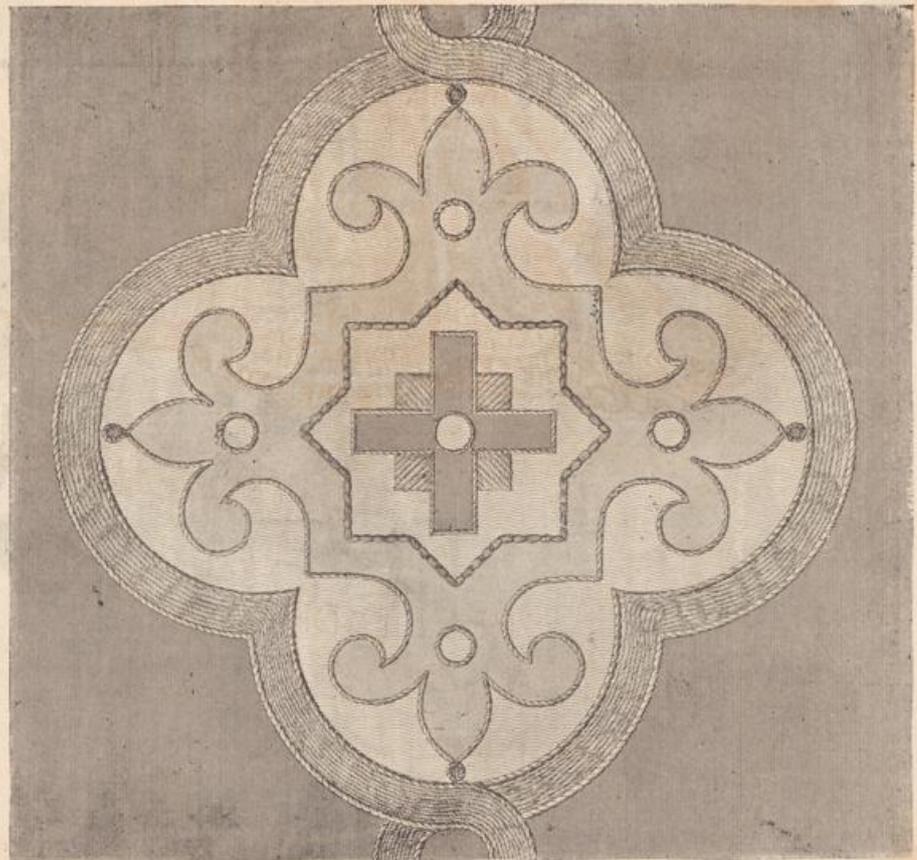
12-13. Mantelet en drap cachemire, vu par devant. — Grand collet rabattu. La manche très-large est formée par la pièce de devant. Il est fermé au cou et tombe droit en s'ouvrant. Tout autour et aux manches, bordure de haute passementerie d'où tombe un effilé également très-haut.

Le même, vu par derrière. — Le dos est droit; au milieu, large bande de passementerie, terminée par un effilé qui retombe sur la garniture du bas.

14-15. Paletot long en drap blanc, vu par devant. — Il est demi-ajusté à la taille, fermé par quatre gros boutons dorés. Collet et revers découpés comme



9. DENTELLE RENAISSANCE.



6. DÉTAIL EN GRANDEUR NATURELLE D'UNE DES SEPT ROSACES DE LA CROIX DE CHASUBLE.

LE RENAISSANCE.



5^e Année N^o 291

Edouard Petit

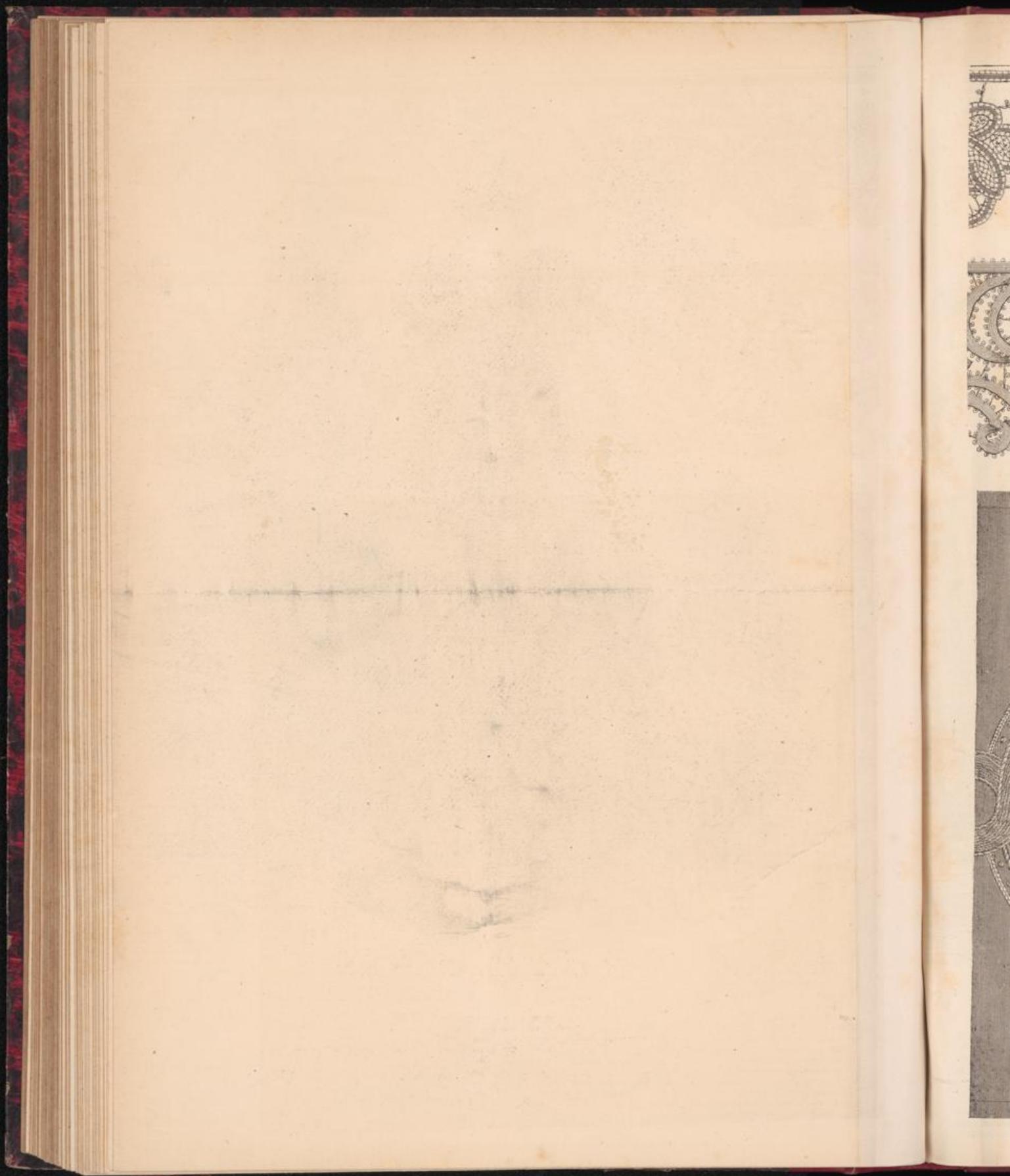
Dimanche 29 Juillet 1877

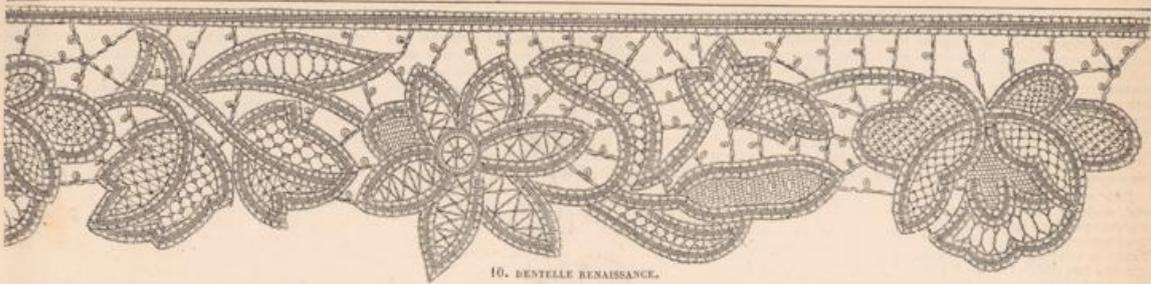
REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

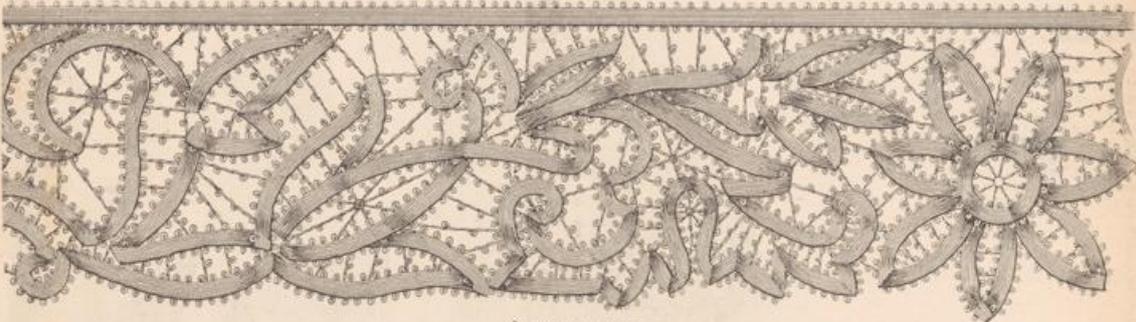
13, Quai Voltaire, à Paris

*Coiffures de M^{me} Dubois, 31, et bijou - Parfums et savons de la Parfumerie Anon
36, et des Quatre - Septembre - Corsets et Jupons de la M^{me} de Stament, 33, et Vicinno - Garniture
de la M^{me} Gallard et Marica, M^{me} Pelletier, 68.*

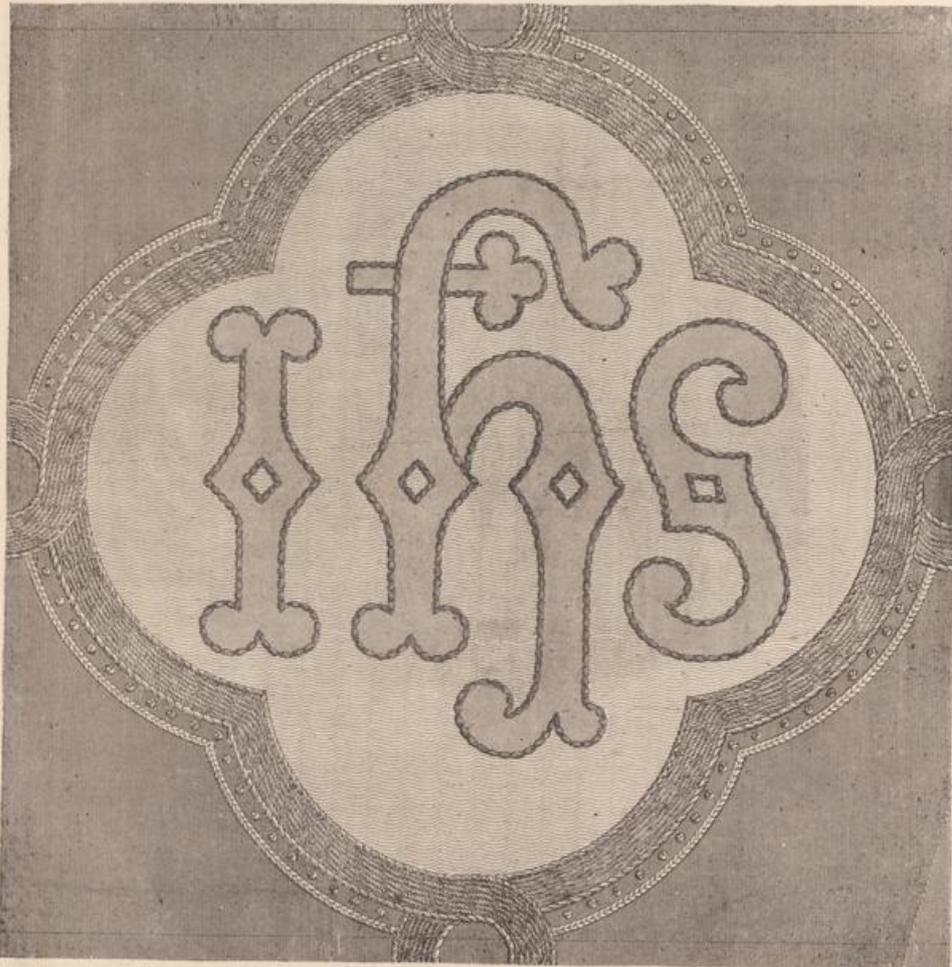




10. DENTELLE RENAISSANCE.



8. DENTELLE LACET.



7. ROSACE PRINCIPALE DE LA CROIX DE CHASEBLE, GRANDEUR NATURELLE.

pour un vêtement d'homme. Manches longues très-simples, une grosse piqûre figure le revers. Sur la poitrine, deux rangées de boutons dorés. Très-grandes poches de côté; le revers des poches est orné de trois gros boutons.

Le même, vu par derrière. — Aucun ornement autre que deux boutons posés au bas de la taille.

16. Paletot en faille havane, fermé par un nœud de faille havane. Col en velours loutre. Manches longues. Poches de côté en velours loutre.

17-18. Paletot long en drap blanc, fermé seulement au cou. Manches longues à grands revers. Poches de côté. Le devant du paletot, les revers et les poches sont ornés de pattes disposées en brandebourgs. Au bout de chaque patte est posé un gros bouton doré.

Le dessin 18 représente le même paletot vu par derrière. — Il est demi-ajusté à la taille, ouvert au bas des deux côtés de la pièce du dos, et décoré de pattes brandebourgs disposées comme par devant.

Ces divers modèles nous ont été communiqués par la maison Cavalry, 8, boulevard des Capucines.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette en faille noire et rose. — Jupe à traîne, ornée de trois rangs de garnitures; grand revers de côté orné de larges

Une ombrelle est un objet très-ennuyeux dans les excursions. On porte à présent de ces capotes de paille dites capotes Directoire, à très-larges bords, repliées sur les oreilles et bien attachées par dessus ou par dessous avec un large ruban.

— Mais j'aurai l'air de ma grand'tante!
— Et pourquoi non? Tu grand'tante s'inquiétait de mettre en sûreté la peau délicate de son cou et de son joli visage. Si tu la préfères, prends une forme cloche dont le bord intérieur est doublé de velours noir ou grenat. On ne met dessus qu'un bout de gaze, un nœud de velours tortillé avec goût. C'est le genre le plus solide, et cela coûte de 9 à 12 fr. Tu peux encore te faire arranger, malgré la grimace de ta modiste qui prétend que cela ne se fait plus, un grand chapeau bébé en paillasson recouvert de tarlatane. On doit en somme s'arranger comme il plaît, et en pareil cas, ce qui est commode doit être préféré. Et puis en voyage tout est bien, pourvu que ce ne soit ni trop laid ni gênant.

Quant aux gants, je n'ai pas grand conseil à te donner, si ce n'est que tu feras bien d'emporter tes gants d'Amazonie, puisque tu dois monter à cheval, et des gants à trois boutons en chevron mat, un peu épais, pour caresser des herbes, des branches, etc.

Un objet encore très-utile et qui tient peu de place, c'est un bon *hachetick* long, en lainage fin. Cela se met sur la tête, sur les épaules, en fichu, comme on veut; et dans maintes occasions, tu seras enchantée de le trouver, soit pour toi, soit pour envelopper ta toilette. Le *capulet* carré est aussi très-commode pour les soirées fraîches.

Tous les voyageurs que je connais me répètent que les vêtements de laine sont les plus utiles et les plus en usage en voyage, même dans les pays chauds.

Il n'y a pas à se préoccuper beaucoup de la toilette de Mme Jeanne. Mets-lui, si tu veux, son gentil sac de tous les jours; mais pas de blanc, car en traversant les Landes, tu rencontreras une poussière telle qu'il serait terni en un rien de temps. Les Anglais, gens pratiques en fait de voyages, ont pour habiller les jeunes enfants une sorte de grosse toile lise à petits dessins blancs, tissu robuste qui ne craint rien et sur lequel glissent poussière, sable, fumée de houille, etc.

Tu peux donc mettre Jeanne dans un sac de toile garni d'une dentelle torchon blanche ou écru, décolleté et à manches courtes, avec le petit paletot pareil à manches, en cas de besoin. Elle sera toujours à croquer, car rien n'est gentil comme un joli enfant très-soigné, mais simplement mis, sans plumets, ni rubans, ni choses coûteuses.

Comme chapeau, mets-lui soit une petite cloche de paille à l'épaveuse des tortures que les enfants font subir à leurs vêtements en remuant sans cesse, soit une petite capote en étoffe blanche, coulissée et tannée, sans autre ornement qu'un nœud découpé de même étoffe, à bords larges et qui se peut blanchir comme un mouchoir. Elle coûtera de 4 à 6 francs.

Toutes choses étant prêtes, faisons nos malles. C'est encore un talent qui s'acquiert surtout par la pratique. On peut cependant poser deux ou trois principes : mettre d'abord au fond les objets les plus lourds; ensuite plier les vêtements dans le sens de la longueur, en rangeant avec soin les plus suivant leur place naturelle; puis les placer de manière à ce qu'ils soient aussi servis que possible, sans aller jusqu'à fouler ou chiffonner. C'est là tout le secret.

Commence donc par plier les vêtements sur une grande table après avoir pris la longueur du compartiment; ensuite tu rangeras chaque pièce à sa place, et ta malle sera faite en un clin d'œil. Mieux, si tu es une femme de chambre adroite, ne t'en rapporte pas entièrement à elle; il faut savoir emballer soi-même, quitte à ne le faire que quand il faut, car c'est très-fatigant.

Nous parlerons du départ dans la prochaine lettre. A bientôt, ma très-chère.

M. DE S.

THÉÂTRE

Le Gymnase-Dramatique vient de donner *Florestan*, charmant petit acte en vers, de M. Pierre Elzéar. L'intrigue est simple et la situation piquante. Un grand seigneur du temps de Louis XV a dû épouser, pour des convenances de famille, une jeune fille élevée en province, à laquelle il ne daigne accorder la moindre attention; le hasard lui a fait découvrir, en arrivant au château, que la jeune Laurianne a un tendre pour son petit cousin Florestan, et que celui-ci lui propose de l'épouser.

Le soir du mariage, l'époux généreux ou dédaigneux oblige, en quelque sorte, sa jeune femme à faire avec Florestan.

Les trois personnages se retrouvent dans une hôtellerie suisse, plus un ami du marquis, Gardanne, qui s'est épris de Laurianne. Celle-ci a, par hasard ou par esprit de contradiction, si l'on veut, tenu rigueur au pauvre Florestan, grand benêt, qui se mordfond. Voilà le comte chargé par Gardanne, un timide s'il en fut, de faire la cour à la mar-

quise. Il s'en acquitte avec tant de zèle qu'il s'aperçoit que sa femme est charmante. Quelle sottise de l'avoir dédaigné! De son côté, elle ne rêve qu'une chose, être aimée de son mari, dont la grâce, l'élégance parisienne l'ont secrètement frappée le jour de son mariage. Aussi pourquoi l'avoir abandonnée? Dans une scène pleine d'esprit, de tact et de finesse, tout s'explique. Le marquis enlève sa femme et laisse Gardanne ébahi avec l'infortuné Florestan, qui avait eu le tort de se laisser griser comme un merle.

Le ton de la pièce est un mariage élégant et spirituel. Un charmant rôle de femme, trois rôles d'hommes, plus un hôte, point d'accessoires difficiles, un décor élémentaire, voilà qui permettra de jouer cette jolie pièce dans les théâtres.

M. DE S.

Voici un très-joli costume fort remarqué, ces jours derniers, sur la plage de Trouville. Il est en cachemire de l'Inde beige, non point de ces dessins à pois, d'un goût douteux, mais en véritable cachemire de l'Inde, semblable aux fous des châles. Le jupon est orné de trois petits volants plissés, surmontés d'un biais en faille du même ton; une longue polonoise, ornée d'un même volant, complète le costume.

Mme de V... qui portait cette toilette, affirme qu'elle lui a fait honneur dans plusieurs places, sans qu'elle ait le moins du monde perdu sa teinte et sa fraîcheur.

Rien d'étonnant à cela; le véritable cachemire de l'Inde est en pure laine, et par conséquent peut braver l'air et le soleil.

Il ne faut pas oublier que le véritable cachemire de l'Inde, lisière chinée à jour, qui a obtenu la médaille d'or, ne se trouve que chez M. L'housard, à l'Union des Indes, rue Auber, 1, à Paris, qui en possède seul le dépôt en Europe.

A propos de l'Eau Laferrière.

Je veux voir pour croire, dit-on souvent.

Une parfumeuse émoussée, ridée, bourgeoise, ne me fera jamais croire qu'elle a le pouvoir de me rajeunir et de m'embellir. Cette marchande est femme, donc coquette. Comment voulez-vous qu'elle ait la générosité de vous donner à profession de la jeunesse et de la beauté sans en garder pour elle-même? Charité bien ordonnée... D'ailleurs ce renoncement serait une vraie maladresse commerciale.

Laferrière prêcha d'exemple. Il pouvait dire aux incroyables : « Regardez ! » C'est ainsi qu'à quatre-vingt-un ans ce grand artiste jouait encore les jeunes premiers; de près, comme à la rampe, il n'avait pas plus de vingt-cinq ans. La mort même ne put rien contre cette étonnante conservation. Dans son linéol, on eût dit le pendant de la Belle au bois dormant.

Aussi doit-on croire à l'Eau Laferrière, qui est un préservatif incontestable contre la ride. Cette merveilleuse eau de toilette conserve à l'épiderme son poli, sa souplesse, ses tons veloutés. Vous toutes qui ne voulez pas vieillir, employez l'Eau Laferrière (25, rue d'Enghien).

Ne vous désolés donc plus, vous que menace la calvitie! Les cheveux repoussent, vous en avez la preuve en voyant les effets merveilleux de la *vitaline Steek* sur le derme capillaire. Cette précieuse préparation le féconde en peu de temps. Elle prévient la chute des cheveux si on l'emploie à temps, on les fait infailliblement repousser. Son action est également énergique sur la barbe, les moustaches, les favoris, les sourcils.

On ne peut trop en recommander l'usage pour les enfants dont les cheveux sont clairsemés. La *vitaline Steek* donne promptement force et vigueur aux jeunes cheveux auxquels elle imprime une vigoureuse impulsion.

C'est un engrais puissant qui agit sur tout le système pileux. De nombreux rapports, dus à des médecins de Suisse, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie, prouvent que le codex ne contient pas de recette plus efficace. — A l'Office hygiénique, 17, rue de la Paix, au 1^{er} étage. — 25 fr. le flacon.

L'IDOLE

(Suite)

Gourmaloc eut un de ces rires retentissants qui devaient s'entendre d'un bout à l'autre de son bord, même quand la vague faisait rage :

— Holà! dit-il, regardez notre homme! Alors, il le voudrait bien... On ne veut jamais ces choses-là, n'est-ce pas ça? marade, surtout quand on est jeune et qu'on est comte!... Vous devez aussi être riche. Eh bien, où êtes-vous donc pour le quart d'heure? Vos yeux voyagent en l'air, comme si vous alliez partir pour les étoiles.

Le capitaine ne se frotta point, les yeux et la pensée de M. de Briey étaient en l'air; mais ils ne remontaient pas jusqu'aux étoiles. Sur la terrasse du château, parmi l'épaisseur de la verdure brillait une lumière tremblante. Là, le baron Hector et Robert d'Avrigny étaient assis, causant à voix basse. Le baron tout à coup prit la lampe, et, suivi de son jeune parent, s'achemina vers la tour du nord qui renfermait une grande pièce depuis longtemps abandonnée où se voyaient accrochés à la muraille des épées, des gants d'assaut et des masques : c'était l'ancienne salle d'armes de M. de Kerovenoy.

— Tu seras un apprenti sur le terrain, fit le baron. Tu me dis que tu étais un maître à la salle. Je veux te mettre à l'épreuve.

Robert décrocha une épée :

— Ne prenez aucune inquiétude, dit-il. J'ai la bonne cause...

— Certes, répéta le baron, la bonne cause... Les soldats et les timorés en douteaient... Il suffit que j'en sois prouvé... et toi aussi.

— J'ai mes droits.

— Tes droits, Ceux que je t'ai donnés... Tu les feras bien confirmer, je pense.

— Je combattrai pour venger ma cousine des insolences de ce Briey... que j'aime...

— Je le savais, dit le baron. Aussi j'hésitais à changer ton cœur.

— Mais il a bien fallu vous y résoudre, je vous en remercie... Songez que l'honneur, que la paix de ma cousine sont en jeu!

— Oui, la paix de ta cousine... reprit M. de Kerovenoy d'une voix sourde... La paix!... Ah! tu dis bien!... Tu es un jeune clairvoyant des choses... Es-tu prêt?... Mets-toi en garde...

— On m'a toujours dit que j'avais une garde excellente...
— Oui, oui, sur le pré comme dans la vie... Oh! je le vois bien!

... Le commandant Humbert et Maxence entraient alors au lieu de la veuve. M. de Briey s'assit auprès de la croisée. Deux bogies brûlaient sur la tablette de la vieille commode, devant la couronne de mariée; il se leva pour les éteindre, et regagna son poste de réverie. Rien n'incommodait plus alors ses yeux attachés à l'ombre noire et colossale des tours, sous la lumière flottante de la lune couverte de nuées. Le commandant machonnait un nouveau cigare, et oubliait d'en tirer de la fumée :

— Maxence, fit-il tout à coup, pourriez-vous me dire à quoi vous songez?

— Oh! dit le jeune homme, à tant de choses à la fois...

— Et si contradictoires! acheva le commandant en se levant avec colère, et si folles! Des choses indignes de vous, monsieur de Briey. Je me souviens que votre père me disait autrefois : « Nous avons toujours eu l'honneur doux dans notre famille. Cependant toutes nos traditions, que j'ai reines sans cesse, me font croire vraiment que chacun des Briey a eu son *heure rouge*. Sauf Agénor de Briey, mort à dix-sept ans, à la prise de Cahors, en 1580, et Louis-Charles de Briey, qui a péri en 1693, à dix-neuf ans, à la Maraille, pas un de nous depuis trois siècles qui n'ait été obligé, malgré lui, de tuer son homme en duel. Il y allait de l'honneur de la maison! » Je crois que Maxence de Briey sera comme Agénor et comme Louis-Charles... Il n'aura point son *heure rouge*. Mais ce ne sera point comme eux, parce que le temps lui aura manqué. Et pourtant il y va plus que jamais de l'honneur de tous les Briey, ce semble; il s'agit de punir l'abominable outrage fait sur sa personne, à ses ancêtres et à son nom...

— Mon ami, dit Maxence, vous êtes sévère. Ce sont vos craintes pour moi...

— Je ne crains rien, mais je t'aime! interrompit le vieil officier. Je voudrais te voir toujours heureux et triomphant, et je ne te vois plus la volonté même de vivre!

— Pour me rendre heureux désormais, il faudrait presque changer le monde. Vos mains seraient-elles assez fortes pour y réussir? répliqua le jeune homme en souriant tristement. Le bonheur?... Savez-vous le seul qui me soit encore permis? Et je ne sais même s'il m'est permis? Eh bien! regarder l'abbé, la belle demoiselle qui n'est qu'une masse d'ombres dans la nuit. Je pourrais la remplir de moi, je pourrais aller dans l'âme de celle qui l'habite une pitié tendre, semblable à ces feux qui n'ont point de flamme et qui n'en ont que plus de durée; je pourrais chercher la vengeance contre le baron Hector, au lieu de la poursuivre contre Robert d'Avrigny, et creuser par ma mort entre sa fille et lui l'abîme qu'il a ouvert entre elle et moi. Cela ne serait-il pas meilleur?

— C'est possible, dit le commandant avec un rire forcé.

Vous seriez assez heureux vraiment pour un mort. Je goûte votre roman posthume. Vous feriez bien seulement de ne point le dédier aux mânes de vos ancêtres qui n'en auront pas moins été soufflés sur votre joue, qui n'en verront pas moins leur honneur enseveli avec vous dans la tombe que des mains blanches viendront parer de fleurs. Car vous avez oublié ce chapitre touchant: il y aurait des fleurs... Cet hommage vous réjouirait... Mais eux?... Maxence vous qu'ayant été outragés, ils s'apaisent avec des roses?

— Vous avez raison, dit gravement Maxence. Je n'ai plus de goût à vivre. Vous m'avez bien deviné. J'aurais aimé seulement à me survivre dans sa mémoire à elle, et dans un coin

de son cœur. Cela me ne le faire comprendre

— Et ce devoir, tu mandant Humbert en envers, toi-même et s te borneras pas à te de gueur de ton bras, t Tu me le promets?

— Je vous le prome

Il se quittèrent.

Le lever du jour malin était assis, il avait revêtu son gro bleue à gros boutons relief, cahon de mém cela répandait une o

Quand il vit paraître mit à rire tout bas et même, il était obligé garder le comte. La chandelle, et mainte

— J'y ai pensé, lu nous allons expédier sœur de Kerovenoy.

hussard, il dit le pa homme!

Il faisait une mat confondait le ciel et derrière eux, en gag

Il marchaient en res et la lande, et de des riches couleurs aperçurent la maison bois. Une voiture y aussi en descendant saluèrent.

Elle ne se ressem était en uniforme et

sés de frais à cette l'un d'eux avait m

nière. M. de Briey le le jassin au comm

— Maxence, lui d été prise à l'arrière d out dû le joindre au vous apporte sans le

— Si je le croyais

— Elle vous com

Le jeune homme a vou le terrible prob

été vivant et onda riam? Valait-il m

Les deux brillen rent la pâleur du co qu'ils voyaient.

Quinqu'ors, ils s' mépris le bourger malec qui se s'en son idée.

Comme on allait, ter dans la forêt po

procha tout doucem ment depuis son c

il venait à Kerove

— Voilà! fit-il à d du vous le dire... m dent... Vous êtes fil cavalerie... Il devai

— Que dites-vous fixement.

— Il n'avait pas en de coutume. Cepen

— Savez-vous que rect? répondit-il... M

rait... Il vous aura

— Ce n'est pas lu

C'est moi... Si ce n on se bat dans le ca

Le commandant n'at retien qui contrari

pele le marin aup

un autre sujet de ce pas en arrière.

Martin Bataille, q suivait la troupe de qui lui hurrait la ro

— Oh allez-vous! donc ici votre place

— Laissez-moi pa pouvez croire que je

celui qui votre r sur lui a changé de

vous aura dit que n

— Finissez! s'éc

perdre.

— ... Que mon f

de son cœur. Cela même ne m'est pas permis. Vous venez de me le faire comprendre. J'ai un devoir à remplir.

— Et ce devoir, tu le rempliras tout entier? s'écria le commandant Humbert en l'embrassant. Sans méchantes pensées envers, toi-même et sans mollesse envers ton ennemi? Tu ne te bernerai pas à le défendre? Tu attaqueras avec toute la vigueur de ton bras, toute ton adresse et tout ton courage?...

Tu me le promets-tu?

— Je vous le promets, répondit Maxence.

Ils se quittèrent.

Le lever du jour les trouva debout. Déjà le capitaine Gourmaud était auprès de la maison. Pour cette circonstance, il avait revêtu son grand habit de bord : bourgeron de laine bleue à gros boutons de cuivre, où se voyaient des ancrés en relief, caban de même étoffe, chapeau de toile cirée. Tout cela répandait une odeur de goudron qui embaumait l'air. Quand il vit paraître M. de Briey, Jean-Pierre Gaspard se mit à rire tout bas et se frotter les mains : très-grand lui-même, il était obligé de lever un peu la tête pour mieux regarder le comte. La veille, il l'avait mal vu à la lueur de sa chandelle, et maintenant cette beauté mâle et grise lui en imposait. Ainsi, ce fut au commandant qu'il s'adressa :

— J'y ai pensé, lui dit-il, je le connais l'autre, celui que nous allons expédier tout à l'heure; c'est le parent du monsieur de Kernovenoy. Aussi, quand un fils d'amiral se fait Hussard, il doit le payer!... et il le payera!... Pauvre petit homme!

Il faisait une matinée tiède et grise. Une brume épaisse confondait le ciel et la mer que les trois hommes laissaient derrière eux, en gagnant à pied la forêt.

Ils marchaient en silence, traversèrent bientôt les heurveys et la lande, et derrière les premiers chênes déjà couverts de riches couleurs qui précèdent la rouille de l'automne, aperçurent la maison de Martin Bataille assise à l'orée du bois. Une voiture y arrivait en même temps. Trois hommes aussi en descendaient. Ces deux sanglantes compagnies se saluèrent.

Elle ne se ressemblait guère. Le capitaine d'Avrigné était en uniforme et ses deux seconds pimpants, coquets, ravis de frais à cette heure, en élégante jaquette matinale. L'un d'eux avait mis une branche de jasmin à sa boutonnière. M. de Briey le remarqua, et d'un signe rapide montra le jasmin au commandant.

— Maxence, lui dit tout bas le vieil officier, cette fleur a été prise à l'arbre de la tour, car les amis de M. d'Avrigné ont dû le joindre au château. C'est sa pensée à Elle qu'on vous apporte sans le savoir.

— Si je le croyais!... murmura Maxence.

— Elle vous commande de lui bien garder votre vie...

Le jeune homme secoua la tête. Cette fleur posait de nouveau le terrible problème devant ses yeux : Valait-il mieux être vivant et condamné à jamais dans la pensée de Myriam? Valait-il mieux être mort et vivre dans son cœur?

Les deux brillants compagnons de M. d'Avrigné observèrent la pâleur du comte et se firent part l'un à l'autre de ce qu'ils voyaient.

Jusqu'alors, ils s'étaient contentés de toiser avec quelque mépris le bourgeron bleu de Jean-Pierre-Gaspard Gourmaud qui se s'en souciait guère. Le vieux loup de mer avait son idée.

Comme on allait, sur la proposition du commandant, entrer dans la forêt pour chercher la place du combat, il s'approcha tout doucement de Robert qui le connaissait vaguement depuis son enfance pour l'avoir vu sur le port, quand il venait à Kernovenoy.

— Voilà! fit-il à demi-voix. Je ne peux pas m'empêcher de vous le dire... mais il ne faut pas que les autres entendent... Vous êtes fils d'amiral, vous avez voulu servir dans la cavalerie!... Il devait vous arriver malheur.

— Que dites-vous? répliqua M. d'Avrigné en le regardant fixement.

Il n'avait pas en ce moment la perception moins lente que de coutume. Cependant la lumière se fit dans son esprit.

— Savez-vous que ce que vous dites là n'est pas bien correct? répondit-il... M. de Briey s'est donc vanté qu'il me tue-rait!... Il vous aura prévenu de m'en avertir.

— Ce n'est pas lui qui le dit, riposta Jean-Pierre-Gaspard. C'est moi!... Si ce n'est pas correct, je m'en moque!... Quand on se bat dans le cabotage, on ne fait pas tant de façons.

Le commandant Humbert voyait avec inquiétude cet entretien qui contrariait, en effet, tous les usages; il allait rap- peler le marin auprès de lui, quand ses yeux rencontrèrent un autre sujet de colère et d'alarme; il demeura de quelques pas en arrière.

Martin Bataille, qui venait de sortir de sa maison et qui suivait la troupe de loin, s'arrêta devant un geste impérieux qui lui barrait la route.

— Où allez-vous? lui demanda le commandant. Est-ce donc ici votre place?

— Laissez-moi passer, dit Martin de sa voix lente. Vous pouvez croire que je viens avec de mauvaises pensées contre celui qui est votre ami!... Vous ne savez point que mon idée sur lui a changé depuis hier. Il ne le sait pas lui-même. Il vous aura dit que nous nous étions rencontrés et que...

— Finissez! s'écria le vieil officier. Je n'ai pas de temps à perdre.

— ... Que mon fusil est resté sur la grève, et, mainte-

nant, est au fond de l'eau, reprit le garde en baissant la tête.

— Il ne m'a rien dit...

— Bien?... s'écria Martin. Là, bien vrai?... Pardieu! M. Hector aurait agi comme cela dans son bon temps... Le jeune homme ne vous a rien raconté?... C'est vraiment un noble. Tenez! laissez-moi passer et je vais vous dire pourquoi je vous suis... C'est pour aider à le mener chez moi s'il tombe...

Lorsque le commandant rejoignit ses compagnons, il s'aperçut que la pâleur de M. de Briey avait fait place à une vive lumière répandue sur tout son visage... Ses joues s'étaient colorées; sa poitrine nue — car il venait de mettre l'habit bas — battait avec force.

Maxence avait résolu le problème. Entre la mort et la vie, son choix était fait.

Vers la fin de l'après-midi du même jour, Martin Bataille étant venu au château, Jean Thihaud, le concierge, l'avertit qu'il ne verrait point le baron Hector. Le vieillard eut un sourire qui ne lui commaisait pas. On y lisait à la fois un air de compassion et de menace que la viallette ne sut pas bien définir. Seulement, la femme de Jean Thihaud dit tout bas : Ce vieux Martin se croit vraiment ici quelque chose. Monsieur le baron a été trop bon pour lui.

Le garde prit son chemin vers le logis principal en grommelant : M. Hector est enfermé dans sa tour. Je le savais.

Au grand ébahissement de tous, il monta tout droit à l'appartement de Mademoiselle, » près de laquelle il demeura plus d'une heure. Ce qui parut plus étrange, ce fut qu'il n'en sortit point seul. M^{lle} de Kernovenoy le suivait. Elle était en toilette sombre et tenait son voile baissé sur son visage. Tous deux franchirent la grande porte en présence de ce concierge qui n'en croyait point ses yeux. Mademoiselle sortant avec Martin!

Ils descendirent la rampe, traversèrent la place verte, sous les yeux des baigneurs et des baigneuses qui trouvaient aussi la « princesse solitaire » singulièrement accompagnée et ils gagnèrent la grande route et la campagne.

A cent pas environ, stationnait une calèche de voyage.

— Voilà, dit Martin, la voiture dont je vous ai parlé et que je suis allé chercher à la ville. J'avais deviné ce que vous voudriez faire.

M^{lle} de Kernovenoy ne répondit pas; mais sa petite main s'appuya sur la main rude et noueuse de ce vieil ami de son enfance; elle se laissa porter plutôt qu'elle ne monta dans la calèche.

— A Vannes, murmura-t-elle, au couvent des Ursulines.

Le jour baissait; Martin prit place sur le siège et dit au cocher :

— Mets que tu n'as entendu que la moitié de cet ordre-là. A Vannes, fais au retour comme à Falier, brûle la route. Mais tu n'iras pas au couvent des Ursulines. C'est chez ton maître, M. de Vertelles, que nous allons débarquer.

X

Près d'une semaine s'était écoulée. L'amiral d'Avrigné, venait d'arriver à Vannes et de mettre pied à terre devant l'hôtel de Vertelles. On l'introduisit dans le grand salon Louis XV. Le marquis, informé de la visite inattendue de son parent qu'il croyait à Brest, lui fit dire qu'on achevait de l'habiller :

— Parbleu! grommela l'amiral, il faut se soigner quand on a fait de sa maison le refuge des belles!

Il se mit à examiner les peintures délicates des panneaux, et s'en prit aux personnages féminins qu'elles représentaient. On vit bien qu'il en voulait surtout au sexe gracieux et faible :

— Dieu! fit-il, que ces bergères sont sottes!

M. d'Avrigné avait ce jour-là sur le visage des teintes bien plus foncées que de coutume; la vieille rose était devenue cramoisie; des contractions subites et bien incommodes agitaient le mol embonpoint de ses joues et son triple menton; il gela ouvrir une croisée, il lui fallait de l'air.

Tout en traversant le salon, il continuait de se parler à lui-même :

— Au diable! disait-il, le maladroît! Eh! non, il n'a montré, au contraire, que trop d'adresse. Si j'avais prévu... Eh bien! quoi! Pouvais-je ne point lui faire apprendre l'escrime?... Qui m'aurait dit qu'il en abuserait un jour, et que mon agneau se changerait en loup?... Je ne l'ai jamais connu querelleur, mais il paraît qu'il est chatouilleux, le beau sire... Chatouilleux, oui-dà!... C'est ma faute. Pourquoi l'ai-je envoyé si vite à ce méchant baron enragé?... Hector disait avoir changé de sentiments envers nous... Qu'est-ce que ces hommes sans règle?... Des giouettes. Il fallait laisser tourner et grincer un peu celle-ci... Le baron avait envie de Robert... J'aurais pu négocier un rapprochement pour moi-même... J'aurais accompagné mon brave innocent à Kernovenoy, je l'aurais gardé... Ce n'est pas sous mes yeux peut-être que le baron eût osé lui donner un homme à tuer par procuration... Poste! qu'il parle à présent de l'infirmité des gendres!... Il connaît assez bien l'art de s'en servir... Oh! oh! nous voilà bien tous maintenant et lui le premier... Il y a mort d'homme... Pourquoi? L'épigramme n'est pas gale...

Mais si j'en comprends un mot, je veux... Je ne sais rien, si ce n'est que la petite châtelaine en révolte a pris la clef des champs et mon Hussard le chemin de sa garnison... Trois li-gnes de Robert m'apprennent qu'on de ses anciens camarades d'école, le comte de Briey... Je l'ai connu... on l'appelait le beau géant, car il avait six pieds et une superbe figure; ou bien encore le chevalier, à cause de son humour sentimentale... Le sentiment ne réussit jamais en ce monde... Aussi l'ont-ils envoyé dans l'autre... Robert me donne à entendre que le jeune homme ayant obsédé sa cousine d'une poursuite outragante, il a été forcé de l'appeler en duel sur l'avis du baron... Sur sa mise en demeure plutôt, sur ses insinuations et ses exigences... Pouth! si soigneusement élevée!... Oh! oh! le cœur des femmes ne reconnaît qu'un maître, et c'est ce maudit sentiment, la cause de toutes les sottises!... Myriam, dans son indignation et sa douleur, n'avait pas hésité à quitter la maison paternelle... Qui lui aurait cru tant de hardiesse à la tranquille et sévère petite feet? Oui, oui, elle aimait ce malheureux jeune homme.

— Mais alors, on a joué mon fils! s'écria l'amiral. Nous sommes ruinés, car c'est nous qui avons tué... Et pourtant!... Elle sait bien que Robert n'a été que l'instrument et que son père était la pensée... Et puis nous vivons, nous autres. A nous l'avenir!

Il tomba dans des réflexions encore bien plus profondes, car il débattait mentalement la meilleure politique à suivre en une si fâcheuse affaire; et il avait bien envie, ce Machiavel de mer, d'accuser son fils devant Myriam, tout en plaçant en sa faveur les circonstances atténuantes. Il est vrai qu'alors il faudrait les refuser au baron Hector, accabler le père :

— Nous avons été la main, rien que la main, et, ma foi, nous étions bien forcés de nous défendre... Pourquoi nous avait-on conduits là? C'est à la tête qui a conçu ce méchant dessein qu'il faut s'en prendre... La tête seule a tout fait.

Ce moyen de se justifier pouvait être habile, mais il était délicat. L'amiral reconnaissait bien qu'il faudrait envelopper tout cela de beaucoup de voiles. Et son esprit travaillait toujours. M. de Vertelles se faisait attendre.

M. d'Avrigné se remit à parcourir le salon, en proie à une agitation épouvantable. Tout à coup une idée lui vint, un joyau d'idée, une merveille d'inspiration, un éclair :

— Si je voyais d'abord ma nièce! s'écria-t-il... Pourquoi pas?... Je la surprends, j'accuse, je charge, je maltraite tout le monde devant elle et Robert pour commencer. Je la confesse... et alors!...

Il souleva le même valet qui l'avait introduit accourut :

— Ne pourrais-je, lui demanda M. d'Avrigné, être intro- duit auprès de M^{lle} de Kernovenoy?...

— M^{lle} de Kernovenoy n'est plus à l'hôtel...

L'amiral n'eut point le loisir de pousser plus loin l'interro- gatoire. Un nouveau visiteur était là sur le seuil, écartant rudement le valet, et entra.

— Hector! dit l'amiral.

Le baron fixa sur lui deux yeux sombres où s'alluma au même instant que si violente expression de moquerie, de compassion insultante, de joie cruelle et de défi que M. d'Avrigné en demeura tout étourdi d'abord et se prit à mur- murer :

— Oh! oh! qu'y a-t-il donc au fond de l'aventure? A-t-on jamais rien vu de si méchant que ces yeux-là?... Aussitôt ses épaules légèrement voûtées se redressèrent. Le baron devait pourtant bien savoir qu'il avait affaire à un beau joueur. La partie allait être serrée. Mais l'amiral croyait avoir les atouts.

— Eh! mon beau neveu, dit-il, se faisant ironique à son tour, ce n'est pas en un moment où le chagrin vous visite que je voudrais me souvenir de certains maigres qui se sont élevés entre nous dans d'autres temps.

M. de Kernovenoy tressaillait comme un malade qui sent l'acier du chirurgien mordre sa chair, mais ne répondit pas.

— Aussi, reprit M. d'Avrigné, je tiens à vous le dire tout de suite. Je pourrais attendre de vous des excuses pour le mauvais pas où vous avez engagé le capitaine Robert; je vous en dispense. Une explication me suffira.

— Je ne sais pas bien ce que vous voulez dire, riposta le baron Hector; les querelles de votre fils ne me regardent pas.

— Même eût-il reçu un coup d'épée pour vous servir?

— A-t-il reçu ce coup d'épée?

— Vous savez bien qu'il l'a donné... Il a tué un homme, votre homme...

Le baron fit un geste dédaigneux et sourit. L'amiral se redressait et grandissait toujours; il parut en ce moment avoir gagné une coudée.

— Savez-vous, dit-il, que Robert d'Avrigné n'a jamais menti? Or, il m'écrivit positivement que c'est sur votre mise en demeure...

— Style d'huissier. On voit bien que tous les d'Avrigné

yeux et la pensée de remontaient pas jus- qu'à, parmi l'épaisseur blante. Là, le baron ape, et, suivi de son nord qui renfermait onné où se voyaient ints d'assant et des de M. de Kerno- fit le baron. Tu me le veux te mettre à t-il. J'ai la bonne cause... Les sots et je suis persuadé... Tu les feras bien ne des insolences de sitais à changer ton , je vous en remer- de ma cousine sont M. de Kernovenoy is bien!... Tu es un éré?... Mets-tôt en e garlie excellente... vie... Oh! je le vois ne rentraient alors uprés de la croisée. e la vieille comode, pour les étendeur, et comodaît plus alors assés des tours, sous de nudes. Le com- , et oubliant d'en ti- vous me dire à quoi choses à la fois... mandant en se levant gnes de vous, mon- sère me disait autre- lonce dans notre la- que j'ai refusés sans de Briey a en son t à dix-sept ans, à la s de Briey, qui a de Briey, pas un de nous malgré lui, de tuer eur de la maison! » e Agénor et comme e rouge. Mais ce ne s lui aura manqué. l'honneur de tous les minable outrage fait om... Ce sont vos Interrompt le vieil reux et triomphant, vivre!

Il faudrait pres- que assez fortes pour souriant tristement. — Savez-vous que ce que vous dites là n'est pas bien cor- rect? répondit-il... M. de Briey s'est donc vanté qu'il me tue-rait!... Il vous aura pré- venu de m'en avertir. — Ce n'est pas lui qui le dit, riposta Jean-Pierre-Gaspard. C'est moi!... Si ce n'est pas correct, je m'en moque!... Quand on se bat dans le cabotage, on ne fait pas tant de façons. Le commandant Humbert voyait avec inquiétude cet en- tretien qui contrariait, en effet, tous les usages; il allait rap- peler le marin auprès de lui, quand ses yeux rencontrèrent un autre sujet de colère et d'alarme; il demeura de quelques pas en arrière. Martin Bataille, qui venait de sortir de sa maison et qui suivait la troupe de loin, s'arrêta devant un geste impérieux qui lui barrait la route. — Où allez-vous? lui demanda le commandant. Est-ce donc ici votre place? — Laissez-moi passer, dit Martin de sa voix lente. Vous pouvez croire que je viens avec de mauvaises pensées contre celui qui est votre ami!... Vous ne savez point que mon idée sur lui a changé depuis hier. Il ne le sait pas lui-même. Il vous aura dit que nous nous étions rencontrés et que... — Finissez! s'écria le vieil officier. Je n'ai pas de temps à perdre. — ... Que mon fusil est resté sur la grève, et, mainte-

nant, est au fond de l'eau, reprit le garde en baissant la tête. — Il ne m'a rien dit... — Bien?... s'écria Martin. Là, bien vrai?... Pardieu! M. Hector aurait agi comme cela dans son bon temps... Le jeune homme ne vous a rien raconté?... C'est vraiment un noble. Tenez! laissez-moi passer et je vais vous dire pourquoi je vous suis... C'est pour aider à le mener chez moi s'il tombe... Lorsque le commandant rejoignit ses compagnons, il s'aperçut que la pâleur de M. de Briey avait fait place à une vive lumière répandue sur tout son visage... Ses joues s'étaient colorées; sa poitrine nue — car il venait de mettre l'habit bas — battait avec force. Maxence avait résolu le problème. Entre la mort et la vie, son choix était fait. Vers la fin de l'après-midi du même jour, Martin Bataille étant venu au château, Jean Thihaud, le concierge, l'avertit qu'il ne verrait point le baron Hector. Le vieillard eut un sourire qui ne lui commaisait pas. On y lisait à la fois un air de compassion et de menace que la viallette ne sut pas bien définir. Seulement, la femme de Jean Thihaud dit tout bas : Ce vieux Martin se croit vraiment ici quelque chose. Monsieur le baron a été trop bon pour lui. Le garde prit son chemin vers le logis principal en grommelant : M. Hector est enfermé dans sa tour. Je le savais. Au grand ébahissement de tous, il monta tout droit à l'appartement de Mademoiselle, » près de laquelle il demeura plus d'une heure. Ce qui parut plus étrange, ce fut qu'il n'en sortit point seul. M^{lle} de Kernovenoy le suivait. Elle était en toilette sombre et tenait son voile baissé sur son visage. Tous deux franchirent la grande porte en présence de ce concierge qui n'en croyait point ses yeux. Mademoiselle sortant avec Martin! Ils descendirent la rampe, traversèrent la place verte, sous les yeux des baigneurs et des baigneuses qui trouvaient aussi la « princesse solitaire » singulièrement accompagnée et ils gagnèrent la grande route et la campagne. A cent pas environ, stationnait une calèche de voyage. — Voilà, dit Martin, la voiture dont je vous ai parlé et que je suis allé chercher à la ville. J'avais deviné ce que vous voudriez faire. M^{lle} de Kernovenoy ne répondit pas; mais sa petite main s'appuya sur la main rude et noueuse de ce vieil ami de son enfance; elle se laissa porter plutôt qu'elle ne monta dans la calèche. — A Vannes, murmura-t-elle, au couvent des Ursulines. Le jour baissait; Martin prit place sur le siège et dit au cocher : — Mets que tu n'as entendu que la moitié de cet ordre-là. A Vannes, fais au retour comme à Falier, brûle la route. Mais tu n'iras pas au couvent des Ursulines. C'est chez ton maître, M. de Vertelles, que nous allons débarquer.

Près d'une semaine s'était écoulée. L'amiral d'Avrigné, venait d'arriver à Vannes et de mettre pied à terre devant l'hôtel de Vertelles. On l'introduisit dans le grand salon Louis XV. Le marquis, informé de la visite inattendue de son parent qu'il croyait à Brest, lui fit dire qu'on achevait de l'habiller : — Parbleu! grommela l'amiral, il faut se soigner quand on a fait de sa maison le refuge des belles! Il se mit à examiner les peintures délicates des panneaux, et s'en prit aux personnages féminins qu'elles représentaient. On vit bien qu'il en voulait surtout au sexe gracieux et faible : — Dieu! fit-il, que ces bergères sont sottes! M. d'Avrigné avait ce jour-là sur le visage des teintes bien plus foncées que de coutume; la vieille rose était devenue cramoisie; des contractions subites et bien incommodes agitaient le mol embonpoint de ses joues et son triple menton; il gela ouvrir une croisée, il lui fallait de l'air. Tout en traversant le salon, il continuait de se parler à lui-même : — Au diable! disait-il, le maladroît! Eh! non, il n'a montré, au contraire, que trop d'adresse. Si j'avais prévu... Eh bien! quoi! Pouvais-je ne point lui faire apprendre l'escrime?... Qui m'aurait dit qu'il en abuserait un jour, et que mon agneau se changerait en loup?... Je ne l'ai jamais connu querelleur, mais il paraît qu'il est chatouilleux, le beau sire... Chatouilleux, oui-dà!... C'est ma faute. Pourquoi l'ai-je envoyé si vite à ce méchant baron enragé?... Hector disait avoir changé de sentiments envers nous... Qu'est-ce que ces hommes sans règle?... Des giouettes. Il fallait laisser tourner et grincer un peu celle-ci... Le baron avait envie de Robert... J'aurais pu négocier un rapprochement pour moi-même... J'aurais accompagné mon brave innocent à Kernovenoy, je l'aurais gardé... Ce n'est pas sous mes yeux peut-être que le baron eût osé lui donner un homme à tuer par procuration... Poste! qu'il parle à présent de l'infirmité des gendres!... Il connaît assez bien l'art de s'en servir... Oh! oh! nous voilà bien tous maintenant et lui le premier... Il y a mort d'homme... Pourquoi? L'épigramme n'est pas gale... Mais si j'en comprends un mot, je veux... Je ne sais rien, si ce n'est que la petite châtelaine en révolte a pris la clef des champs et mon Hussard le chemin de sa garnison... Trois li-gnes de Robert m'apprennent qu'on de ses anciens camarades d'école, le comte de Briey... Je l'ai connu... on l'appelait le beau géant, car il avait six pieds et une superbe figure; ou bien encore le chevalier, à cause de son humour sentimentale... Le sentiment ne réussit jamais en ce monde... Aussi l'ont-ils envoyé dans l'autre... Robert me donne à entendre que le jeune homme ayant obsédé sa cousine d'une poursuite outragante, il a été forcé de l'appeler en duel sur l'avis du baron... Sur sa mise en demeure plutôt, sur ses insinuations et ses exigences... Pouth! si soigneusement élevée!... Oh! oh! le cœur des femmes ne reconnaît qu'un maître, et c'est ce maudit sentiment, la cause de toutes les sottises!... Myriam, dans son indignation et sa douleur, n'avait pas hésité à quitter la maison paternelle... Qui lui aurait cru tant de hardiesse à la tranquille et sévère petite feet? Oui, oui, elle aimait ce malheureux jeune homme. — Mais alors, on a joué mon fils! s'écria l'amiral. Nous sommes ruinés, car c'est nous qui avons tué... Et pourtant!... Elle sait bien que Robert n'a été que l'instrument et que son père était la pensée... Et puis nous vivons, nous autres. A nous l'avenir! Il tomba dans des réflexions encore bien plus profondes, car il débattait mentalement la meilleure politique à suivre en une si fâcheuse affaire; et il avait bien envie, ce Machiavel de mer, d'accuser son fils devant Myriam, tout en plaçant en sa faveur les circonstances atténuantes. Il est vrai qu'alors il faudrait les refuser au baron Hector, accabler le père : — Nous avons été la main, rien que la main, et, ma foi, nous étions bien forcés de nous défendre... Pourquoi nous avait-on conduits là? C'est à la tête qui a conçu ce méchant dessein qu'il faut s'en prendre... La tête seule a tout fait. Ce moyen de se justifier pouvait être habile, mais il était délicat. L'amiral reconnaissait bien qu'il faudrait envelopper tout cela de beaucoup de voiles. Et son esprit travaillait toujours. M. de Vertelles se faisait attendre. M. d'Avrigné se remit à parcourir le salon, en proie à une agitation épouvantable. Tout à coup une idée lui vint, un joyau d'idée, une merveille d'inspiration, un éclair : — Si je voyais d'abord ma nièce! s'écria-t-il... Pourquoi pas?... Je la surprends, j'accuse, je charge, je maltraite tout le monde devant elle et Robert pour commencer. Je la confesse... et alors!... Il souleva le même valet qui l'avait introduit accourut : — Ne pourrais-je, lui demanda M. d'Avrigné, être intro- duit auprès de M^{lle} de Kernovenoy?... — M^{lle} de Kernovenoy n'est plus à l'hôtel... L'amiral n'eut point le loisir de pousser plus loin l'interro- gatoire. Un nouveau visiteur était là sur le seuil, écartant rudement le valet, et entra. — Hector! dit l'amiral. Le baron fixa sur lui deux yeux sombres où s'alluma au même instant que si violente expression de moquerie, de compassion insultante, de joie cruelle et de défi que M. d'Avrigné en demeura tout étourdi d'abord et se prit à mur- murer : — Oh! oh! qu'y a-t-il donc au fond de l'aventure? A-t-on jamais rien vu de si méchant que ces yeux-là?... Aussitôt ses épaules légèrement voûtées se redressèrent. Le baron devait pourtant bien savoir qu'il avait affaire à un beau joueur. La partie allait être serrée. Mais l'amiral croyait avoir les atouts. — Eh! mon beau neveu, dit-il, se faisant ironique à son tour, ce n'est pas en un moment où le chagrin vous visite que je voudrais me souvenir de certains maigres qui se sont élevés entre nous dans d'autres temps. M. de Kernovenoy tressaillait comme un malade qui sent l'acier du chirurgien mordre sa chair, mais ne répondit pas. — Aussi, reprit M. d'Avrigné, je tiens à vous le dire tout de suite. Je pourrais attendre de vous des excuses pour le mauvais pas où vous avez engagé le capitaine Robert; je vous en dispense. Une explication me suffira. — Je ne sais pas bien ce que vous voulez dire, riposta le baron Hector; les querelles de votre fils ne me regardent pas. — Même eût-il reçu un coup d'épée pour vous servir? — A-t-il reçu ce coup d'épée? — Vous savez bien qu'il l'a donné... Il a tué un homme, votre homme... Le baron fit un geste dédaigneux et sourit. L'amiral se redressait et grandissait toujours; il parut en ce moment avoir gagné une coudée. — Savez-vous, dit-il, que Robert d'Avrigné n'a jamais menti? Or, il m'écrivit positivement que c'est sur votre mise en demeure... — Style d'huissier. On voit bien que tous les d'Avrigné

veulent me faire mon procès, interrompit M. de Kernovenoy. Vous plaitez-il de me dire ce que le capitaine a fait sur ma mise en demeure?

— Il a provoqué cet ancien camarade... — Sur ma mise en demeure! répéta le baron. J'aime ce mot. Votre capitaine ne ment pas; mais il comprend mal et ne parle pas bien.

— Du moins, il pense honnêtement! s'écria l'amiral, et ce n'est point le lot de tout le monde. Il regrette à présent de tout son cœur ce qu'il a fait sur vos méchants conseils, et cet ancien camarade...

— Il le pleure? — Cela ne vous paraît rien à vous d'avoir tué un homme! Le baron eut encore un geste de dédain, encore un cruel sourire.

— Il ne l'a pas même tué, dit-il. — M. de Briey n'est pas mort.

— Vraiment non. J'ajoute qu'il a quelque chance d'acquiescer un jour ou l'autre l'intérêt que vous lui portez, car il ne mourra pas.

M. d'Avrigny fit un violent effort; la situation se trouvait entièrement changée.

— J'aime mieux cela, murmura-t-il. — J'en suis sûr. Je connais votre humanité.

L'amiral se disait que M. de Briey étant vivant, si Myriam l'aimait ou seulement était disposée à l'aimer, ce jeune homme devenait l'ennemi. La politique à présent commandait de suivre tout doucement le parti du père.

— Ah! reprit-il, c'est vraiment un peu différent. J'ai connu ce Briey. Il est construit de façon à pouvoir compter sur les forces de la nature. S'il vit, l'affaire est moins mauvaise.

— Pour lui? fit le baron sur un ton de raillerie sinistre. — Tout peut encore s'arranger.

— Tout arrive... — Je dois vous en vouloir un peu moins d'avoir employé Robert à défendre sa cousine.

— Parce que Robert a épargné celui qui outrageait M^{lle} de Kernovenoy?... Vous avez de la logique? — Allez-vous dire que c'est sa faute?

— Certes, fit le baron d'une voix tranchante et glacée, je dirai que tout est sa faute. Si après cette aventure odieuse et qui va tourner au ridicule, M^{lle} de Kernovenoy s'est laissée entraîner à une démarche irréfléchie que vous connaissez...

— Je la connais. — C'est la faute du capitaine d'Avrigny. L'indignation a égaré cette enfant, et plutôt que de se trouver en face de l'auteur d'un acte si brutal...

L'amiral fit brusquement deux pas vers son neveu, et la main en avant: — Attendez! dit-il.

— Votre fille répétait, aurait quitté le château pour éviter de rencontrer mon fils? Elle serait venue demander contre Robert un refuge à M. Vertelles? C'est bien cela que vous voudriez me faire croire, n'est-ce pas?

— Je suppose, répondit le baron, que vous le croyez, puisque je le dis. Votre fils n'en a pas douté, lui, car il a cédé la place. Une heure après le départ de M^{lle} de Kernovenoy, il se retirait...

— Cela est peut-être heureux pour tout le monde qu'il n'en ait pas douté, riposta l'amiral. Vous le connaissez à présent; vous savez, quand il croit son honneur entamé, comme il le répare! Je ne dirai pas au capitaine le rôle que vous lui avez fait jouer. Il est inutile de le forcer à rougir pour l'un de ses parents. D'ailleurs il y a des choses telles qu'un père est embarrassé de les faire voir à son fils, arrivé même à l'âge d'homme.

— Cependant, dit M. de Kernovenoy, avec la même froideur implacable, le capitaine a souvent besoin de lumières. — Il a celles de la conscience, s'il n'a point celles de l'esprit, continua M. d'Avrigny. Et moi je crois avoir quelque peu des uns et des autres. C'est ce qui me sert à vous deviner enfin et à vous juger, baron Hector. Voici la seconde fois, si je ne me trompe, que vous nous signifiiez votre congé. Eh bien, moi, je vais vous signifier votre arrêt.

— Fort bien! dit le baron. Jugez-vous au moins souverainement et sans appel?

PAUL FERRAT.

(A suivre.)

DE L'AMAIGRISSEMENT

Plusieurs de nos lectrices, désolées d'avoir perdu leur embonpoint, m'ont écrit de leur indiquer les moyens de le reconquérir. Il est bien fâcheux que je ne puisse pas les adresser à toutes celles qui me demandent de les faire maigrir: elles forment un échange réciproque de ce qui les gêne et je n'aurais pas besoin de me creuser la tête pour écrire des articles à ce sujet.

L'une de mes correspondantes me dit que son amaigrissement s'est produit sans maladie. C'est donc de ce genre d'amaigrissement que je vais m'occuper; car, s'il dépendait

d'une maladie quelconque, il n'y aurait qu'à soigner la maladie elle-même pour guérir l'amaigrissement. Cependant, si l'on peut admettre que l'embouppement disparaisse sans maladie apparente, on est forcé de convenir qu'il y a une cause quelconque qui provoque ce dépérissement, et toute la difficulté consiste à déterminer et à combattre cette cause.

Les causes qui préparent ou décident l'amaigrissement sont extrêmement nombreuses. On peut y être disposé par un tempérament sec et ardent, par une grande sensibilité, par une susceptibilité extrême à recevoir toutes sortes d'impressions, par l'habitation dans un climat chaud ou dans des lieux bas et humides, mal aérés, par l'accroissement trop rapide de toutes les parties du corps, comme chez les enfants qui grandissent trop vite, par un vice de constitution ou un défaut de tempérament, par l'influence pernicieuse de certaines professions ou d'un genre de vie trop agitée.

Il existe encore une foule d'autres causes, tant physiques que morales, beaucoup plus actives que celles que nous venons de désigner: tels sont les travaux d'esprit trop violents ou trop prolongés, les exercices forcés, tels que la danse, l'équitation, la chasse; les veilles prolongées, qui doivent être mises en première ligne; une nourriture insuffisante ou mal appropriée; une lactation excessive pendant laquelle les nourrices ne repèrent pas suffisamment leurs forces; les pertes de sang et autres, les excès en tout genre. Viennent ensuite les causes morales, telles que la tristesse, l'ennui, les chagrins prolongés, la jalousie, le jeu des passions violentes, et tant d'autres que nous passons sous silence. On conçoit que l'action lente et continue de toutes ces causes suffit pour introduire dans les fonctions un désordre ou une altération qui mine sourdement l'économie, consume lentement ses forces et finit par amener un amaigrissement plus ou moins considérable.

Quelle que soit, d'ailleurs, la cause de l'amaigrissement, les symptômes généraux sont à peu près toujours les mêmes: malaise général, mouvement fébrile plus ou moins accentué, quelquefois imperceptible, qui se manifeste ordinairement le soir et après les repas. Pendant ces petits accès de fièvre, la paume des mains et la plante des pieds deviennent le siège d'une chaleur intense, accompagnée de sueurs plus ou moins abondantes, qui ont un effet très-déballant. La respiration est un peu plus courte qu'à l'état de santé parfaite et entrecoupée par une petite toux sèche. En même temps l'appétit diminue, les forces s'affaiblissent progressivement et l'exercice musculaire devient plus pénible. Parfois il survient des troubles du côté des voies digestives, et toujours, chez les femmes, une extrême susceptibilité nerveuse s'empare de tout l'organisme. Les facultés intellectuelles elles-mêmes s'exercent avec moins d'activité. Cet état peut durer pendant plusieurs années sans que les personnes qui en sont affectées se croient réellement malades; mais si les symptômes s'aggravent et qu'on ne se hâte d'y porter remède, ils peuvent devenir le point de départ de maladies fort dangereuses dont la principale est la phthisie pulmonaire.

Tels sont en général les phénomènes qui accompagnent l'amaigrissement résultant d'un trouble particulier ou général de l'organisme, sans altération de tissu, sans maladie apparente. Nous allons voir maintenant les cas qu'on rencontre le plus fréquemment:

1° *Amaigrissement par accroissement rapide.* — On voit tous les jours des jeunes gens, des jeunes filles, dont le corps grandit avec une rapidité incroyable, au point que la nature opère en quelques semaines ou en quelques mois ce qui devrait être le fruit d'une ou de plusieurs années; d'où il résulte que les organes n'ayant pas le temps de se développer, pour ainsi dire, dans leur épaisseur et de se consolider dans leur structure intime, éprouvent dans leurs fonctions une langueur et une perturbation qui peuvent, au bout de quelque temps, déterminer un état de consommation funeste. Cette elongation du corps se fait tantôt aux dépens de la rectitude du tronc et des membres, qui peuvent être atteints de vice de conformation, de déviations plus ou moins prononcées; tantôt aux dépens des facultés intellectuelles qui languissent dans une sorte d'apathie ou d'idiotisme.

Les signes de cet amaigrissement si fréquent dans le jeune âge ne sont pas difficiles à reconnaître. Lorsqu'on voit le corps d'un enfant prendre tout à coup un développement considérable en hauteur, une maigreur progressive, accompagnée d'un mouvement fébrile plus ou moins marqué, il y a là un commencement de consommation dû à un accroissement trop rapide et dont il faut se hâter de prévenir les funestes effets.

Le remède doit consister surtout dans l'application des règles d'une bonne hygiène. Au premier rang nous mettons le régime alimentaire, qui sera composé principalement de viandes noires (mouton et bœuf) rôties et saignantes, du bon vin de Bordeaux, de vin de quinquina et de tous les toniques en général. Au régime on ajoute un exercice modéré et proportionné aux forces physiques, la promenade à pied ou à cheval, la gymnastique, l'escrime, etc. Le séjour à la campagne est une excellente condition hygiénique. Les travaux de l'esprit devront être interdits, sinon entièrement abandonnés.

(A suivre.)

DOCTEUR LEAHD

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

- Potage lié à l'oseille. Petites bouchées. Soles frites. Pigeonneaux aux petits pois. Sella de mouton rôtie, garnie de tomates farcies. Haricots verts sautés. Salade pourpier et romaine mêlés. Glace panachée. DE-MERT: Abricots de Tournai. Groselles givrées.

Groselles givrées. — Choisissez des grappes de groselles rouges et blanches les plus belles possible. Battez un blanc d'œuf; trempez chaque grappe une à une et la roulez ensuite dans du sucre en poudre; étendez les grappes au soleil sur un papier blanc. Quand le sucre est bien sec, dressez le fruit en pyramide. C'est la seule manière de manger avec plaisir la groselle, qui est un des plus charmants fruits d'Europe, mais dont l'acidité a besoin d'être corrigée par le sucre. Ce plat, bien réussi, est d'un très-joli effet.

RECETTE ÉCONOMIQUE

POUR LAVER FLANELLES ET LAINAGES

Pour la valeur d'un seau plein d'eau, mesurez deux cuillers à bouche de térébenthine, et une cuiller et demie d'alcali volatil ou ammoniacal très-pur. Bâchez en lames minces du savon de Marseille environ le tiers d'un morceau de cinquante centimes. Faites fondre ce savon en jetant de l'eau bouillante dessus. Ajoutez la quantité indiquée d'alcool et de térébenthine, quelques pièces de carbonate de soude, puis de l'eau froide, de manière à ce que le mélange soit bien tiède. Plongez la flanelle dedans. Inutile de la laisser tremper plus de quelques minutes. Vous prenez alors le tissu de la main gauche, bien en droit fil; puis vous pressez à poignée avec la main droite en la faisant glisser sur la laine. On voit alors le gris s'en aller et les taches disparaître. Ne frottez jamais le lainage. Il faut avoir le plus grand soin de rincer au moins trois fois dans de l'eau tiède en procédant comme pour le lavage. Si l'on prend de l'eau froide, l'étoffe drapée, c'est-à-dire restera dure en séchant. Avec ce procédé, la flanelle redevient aussi blanche et aussi douce que quand elle était neuve. La légère odeur de la térébenthine disparaît en séchant.

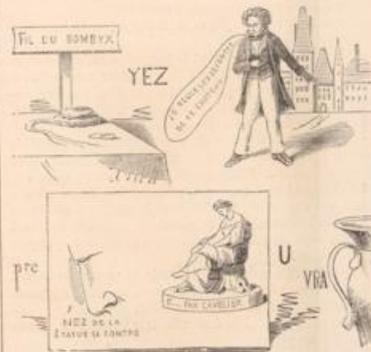
Le numéro du Journal de Musique qui a paru le 21 contient avec le texte la musique suivante:

Trois Marches militaires (répertoire de la Garde républicaine); — N° 1. Médias, musique de Charles Bonloque. Mon Voisin, chanson, paroles et musique de M^{lle} A. Perrouet.

Préciosa, ouverture, musique de Weber. Sorabande, musique de D. Zupoli.

Le numéro: 40 centimes (13, quai Voltaire).

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Une grande patience est nécessaire à qui montre à lire aux petits enfants.

Paris. — A. Bourdinat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.